

Témoignage d'un ex boat-people, réfugié vietnamien, avant la création de JRS.

Je m'appelle Tuân Nguyen et je suis d'origine vietnamienne, aujourd'hui devenu français par naturalisation et jésuite par vocation.

Je suis né en 1968, en pleine guerre du Vietnam. Dès ma naissance, j'ai donc grandi dans un pays en guerre, gangréné par deux idéologies opposées, importées d'Occident : le communisme d'un côté et le capitalisme de l'autre.

Mon père était haut fonctionnaire de la République du Vietnam du Sud, d'abord sous le régime du président Ngo Dinh Diem puis sous le régime du président Nguyen Van Thiêu. Comme le régime du Sud Vietnam a perdu la guerre en avril 75 contre les communistes du Nord, notre famille n'avait pas d'autre choix que de fuir notre pays, sinon mon père aurait été mis en prison puis envoyé en camp de concentration. C'est ainsi que commence mon histoire d'exode et de réfugié boat-people.

Au lendemain de la chute de Saigon, le 30 avril 1975, tout Saigon baignait dans un total chaos. Les gens couraient partout dans tous les sens, les uns cherchant à pénétrer l'ambassade des USA dans l'espoir d'être évacués par l'Armée américaine par hélicoptères, les autres à monter sur des bateaux encore à quai qui se prépareraient à rejoindre la 7<sup>ème</sup> flotte américaine au large. Mon père, lui, pensait prendre sa retraite sous le nouveau régime. Il n'avait jamais envisagé de quitter son pays. Mais, devant l'agitation des gens tout alentour, il est allé consulter son supérieur hiérarchique pour en avoir le cœur net. Arrivé à sa maison, la bonne l'a informé de ce que son supérieur hiérarchique venait d'être évacué par les Américains juste avant l'irruption dans la maison des soldats communistes à sa recherche. Mon père a compris tout de suite que la personne suivante que l'armée populaire vietnamienne rechercherait était lui. Suite à cette prise de conscience, au retour à la maison, il était d'accord avec ma mère qu'il nous fallait quitter désormais le Vietnam le plus rapidement possible.

Ainsi notre famille a pris la fuite, le lendemain très tôt, le 2 mai 1975, à 3 heures du matin. Je m'en souviens encore. Mais je ne savais pas à l'époque que c'était un départ définitif, sans retour. On n'a pu dire adieu à personne. Notre famille rejoignit un port plus au Sud, car Saigon était déjà envahi par le pouvoir communiste, et tous les bateaux encore en état de partir étaient déjà tous partis. Et c'est à Rach Gia, un port de pêche bien au Sud, que mes parents ont trouvé un pêcheur qui acceptait de nous emmener au large avec d'autres familles. Nous étions en tout 63 personnes, sans compter le propriétaire, sur ce bateau de pêche d'une dizaine de mètres de longueur.

Ce n'est qu'au bout de 5 jours de navigation au large de la mer de Chine qu'un navire marchand norvégien nous a repérés et a voulu nous repêcher. Encore un jour de plus, et je pense que je ne serais plus ici pour vous raconter cette histoire. En effet, pendant ces 5 jours, je n'ai rien mangé ni bu la moindre goutte d'eau. Maintenant je peux vous dire que cette expérience d'exode en mer a marqué au fer rouge ma mémoire.

Nous faisons sans doute partie des premiers boat-people, mais étions encore assez chanceux pour trouver des navires qui ont voulu nous repêcher, par générosité ou par sens du devoir de secourir d'autres hommes en détresse en mer. D'autres bateaux ont suivi notre

exemple pour fuir le Vietnam et le régime communiste de l'époque. Tout ce mouvement a créé un mouvement d'exode appelé « exode des boat-people » en mer de Chine. Les plus chanceux arrivent à bon port et sont pris en charge par le UNHCR et évacués vers des pays d'asile qui les accueillent. Les moins chanceux peuvent tomber sur des pirates qui volent le peu qu'ils ont et qui parfois violent, sur le bateau, des femmes et des jeunes filles, dont certaines sont kidnappées et vendues dans des bordels des pays d'où sont originaires les pirates. D'autres encore meurent en mer de Chine car leur bateau coule ou bien n'a plus de fuel pour continuer la route. C'est ainsi que des centaines de milliers de vietnamiens fuient le régime communiste en embarquant sur des bateaux de fortune. Ils sont victimes de naufrages, de pillages, d'actes de piraterie. Ceux qui s'en sortent en atterrissant sur un sol sûr sont souvent rejetés par ces mêmes pays, voisins du Vietnam.

C'est dans ce contexte extrêmement dramatique que des camps de réfugiés pour boat-people vietnamiens commencèrent à naître dans différents pays autour du Vietnam : Thaïlande, Philippines, Indonésie, Malaisie, et plus tard Hong Kong.

Et ce sont quelques jésuites engagés dans la cause de ces boat-people vietnamiens qui ont alerté le Père Pedro Arrupe, préposé général de la Compagnie de Jésus à l'époque, du drame que vivaient ces réfugiés vietnamiens enfermés dans ces camps sans avenir. Ainsi en 1980, hanté par la situation tragique des réfugiés dans le monde, Le Père Arrupe entraîne la Compagnie de Jésus vers de nouveaux engagements en fondant le Jesuit Refugee Service (JRS), un organisme d'aide aux réfugiés et aux personnes déplacées, actif aujourd'hui dans plus de 50 pays.

Du côté des pouvoirs publics en France, le drame des boat-people émeut et mobilise l'opinion publique et les intellectuels, toutes tendances politiques confondues. Avec une poignée de volontaires, le docteur Bernard Kouchner décide d'affréter un navire pour le transformer en bateau-hôpital. Ce sera "L'île de lumière". Le bateau est transformé à Nouméa en un hôpital de 100 lits. Avec ses 17 membres d'équipage, il part d'abord pour Singapour, puis pour l'île de Poulo Bidong, où s'entassent, sans soins médicaux, des milliers de réfugiés.

Du côté de l'Allemagne, le couple Christel et Rupert Neudeck décide alors, en collaboration avec un groupe d'amis, de former un comité qui lance une opération nommée « *Ein Schiff für Vietnam* », afin d'aller sur place secourir les réfugiés. Le groupe affrète pour une première mission de sauvetage un cargo nommé *Cap Anamur*. Contrairement aux prédictions de nombreux experts et même aux attentes des Neudeck, ce fut un énorme succès : 10 375 personnes ont ainsi été secourues en bateau sur la mer, et 35 000 autres ont été médicalement assistées.

Du côté jésuite, une figure discrète mérite que nous lui fassions mémoire : il s'agit d'un père jésuite italien, nommé Gildo Dominici. Voici ce que le Père Gildo dit de son expérience avec les réfugiés vietnamiens à Galang : « *Travailler dans un camp de réfugiés est souvent difficile et physiquement fatigant. . . Mais c'est aussi une merveilleuse expérience humaine et spirituelle. Je redécouvre l'humanité ici à Galang. La cupidité et l'égoïsme existent, mais les aspects positifs de la nature humaine sont bien plus évidents. Ici, la solidarité humaine est une réalité et pas seulement de belles paroles.*

*Et ici, je trouve Dieu. Les réfugiés sont mes plus grands bienfaiteurs parce qu'ils révèlent le Christ et me le donnent. Ils m'aident à faire de l'Évangile la chair de ma chair. Ils me donnent la possibilité de consacrer ma santé, mon temps et toutes mes énergies au Christ en eux. Je suis le plus heureux des hommes d'être ici ».*

Recueillons aussi le témoignage de Anh Q. Tran, réfugié lui-même à l'époque sur les îles de Araya et Kuku. Anh Q. Tran est devenu par la suite jésuite et il enseigne aujourd'hui la théologie systématique à Santa Clara University. Voici ce qu'il dit du Père Gildo Dominici : « *La première fois que j'ai rencontré le père Dominici, c'était en octobre 1979, lorsqu'il est venu de Tanjung Pinang, en Indonésie, dans mon camp de réfugiés sur les îlots Araya et Kuku, dans l'archipel des Anambas. Il venait toutes les 2-3 semaines pour apporter du courrier et nous offrir la messe et des conseils. À Pâques 1980, le camp de Kuku a été fermé en tant que camp de réfugiés permanent, et tous les réfugiés vietnamiens ont été transférés au camp de Galang. Ce matin-là, nous avons célébré l'Eucharistie ensemble pour la dernière fois à Kuku. Le père Dominici nous a accompagnés sur le bateau jusqu'à Pulau Galang, notre nouvelle maison. Pendant trois mois à Galang, j'ai appris de lui le mode de vie du mouvement des Focolari, et ma vie n'a plus été la même depuis. Je suis arrivé aux États-Unis en juillet 1980, sans m'attendre à le rencontrer à nouveau... Tout ce que je peux dire sur le père Dominici, c'est que j'ai connu un saint. »*

Qu'en est-il de JRS aujourd'hui ? Certes, les demandeurs d'asile ne sont plus les mêmes. Avant la naissance de JRS en 1980, c'était le drame des réfugiés vietnamiens et cambodgiens. Avec l'existence de JRS depuis 40 ans, les drames humains ont changé de pays et de visages, mais ce sont toujours des drames que nous ne pouvons faire semblant d'ignorer. Et ce qu'a dit le père Gildo Dominici avant sa mort ne perd pas son poids de vérité. Oui, s'occuper de réfugiés est souvent difficile et physiquement fatigant... mais c'est sans doute eux qui nous donnent et nous révèlent le Christ. Avec eux, nous apprendrons à pratiquer la charité en actes et pas seulement en paroles.

P. Tuan Nguyen s.j.

P. Gildo Dominici s.j. (né le 5 mars 1935 à Assise, mort le 3 mars 2003 en Italie).

Zeugnis eines ehemaligen Boat-People, eines vietnamesischen Flüchtlings, vor der Gründung der JRS.

Mein Name ist Tuân Nguyen und ich bin vietnamesischer Herkunft, jetzt Franzose durch Einbürgerung und Jesuit durch Berufung.

Ich wurde 1968 geboren, mitten im Vietnamkrieg. Vom Moment meiner Geburt an wuchs ich in einem Land auf, das sich im Krieg befand und in dem zwei gegensätzliche, aus dem Westen importierte Ideologien herrschten: der Kommunismus auf der einen Seite und der Kapitalismus auf der anderen.

Mein Vater war ein hochrangiger Beamter in der Republik Südvietnam, zunächst unter dem Regime von Präsident Ngo Dinh Diem und dann unter Präsident Nguyen Van Thiêu. Als das südvietnamesische Regime im April 75 den Krieg gegen die Kommunisten im Norden verlor, blieb unserer Familie keine andere Wahl, als aus unserem Land zu fliehen, sonst wäre mein Vater ins Gefängnis gesteckt und in ein Konzentrationslager geschickt worden. So beginnt meine Geschichte vom Exodus und der Flucht von Bootsflüchtlingen.

Nach dem Fall von Saigon am 30. April 1975 herrschte in ganz Saigon das totale Chaos. Überall liefen Menschen umher, einige versuchten in die US-Botschaft einzudringen in der Hoffnung, von der US-Armee mit Hubschraubern evakuiert zu werden, andere gingen an Bord von Schiffen, die sich noch am Hafen befanden und sich darauf vorbereiteten, sich der 7. vor der Küste liegenden US-Flotte anzuschließen. Mein Vater hingegen dachte daran, sich unter dem neuen Regime zur Ruhe zu setzen. Er hatte nie daran gedacht, sein Land zu verlassen. Doch angesichts der Unruhen in der Umgebung suchte er mit seinem Vorgesetzten Rücksprache, um Gewissheit zu erlangen. Als er zu Hause ankam, teilte ihm das Dienstmädchen mit, dass sein Vorgesetzter gerade von den Amerikanern evakuiert worden war, kurz bevor die kommunistischen Soldaten kamen und nach ihm suchten. Mein Vater verstand sofort, dass die vietnamesische Volksarmee als nächstes nach ihm suchen würde. Nach dieser Erkenntnis, als er nach Hause zurückkehrte, stimmte er mit meiner Mutter überein, dass wir Vietnam so bald wie möglich verlassen mussten.

So floh unsere Familie am nächsten Tag sehr früh, am 2. Mai 1975, um 3 Uhr morgens. Ich erinnere mich noch daran. Aber ich wusste damals noch nicht, dass es ein endgültiger Aufbruch ohne Rückkehr war. Wir konnten uns von niemandem verabschieden. Unsere Familie zog in einen Hafen weiter südlich, denn Saigon war bereits von der kommunistischen Macht überfallen worden, und alle Boote, die noch auslaufen konnten, waren schon weg. Und es war in Rach Gia, einem Fischereihafen weit im Süden, wo meine Eltern einen Fischer fanden, der bereit war, uns mit anderen Familien aufs Meer hinauszufahren. Auf diesem zehn Meter langen Fischerboot waren wir insgesamt 63 Personen, den Besitzer nicht mitgezählt.

Erst nach 5 Tagen Fahrt im Chinesischen Meer entdeckte uns ein norwegisches Handelsschiff und wollte uns retten. Noch ein Tag, und ich glaube, ich würde nicht mehr hier sein, um Ihnen diese Geschichte zu erzählen. Ich habe in diesen fünf Tagen weder etwas gegessen noch getrunken. Jetzt kann ich Ihnen sagen, dass diese Erfahrung des Exodus auf See mein Gedächtnis gezeichnet hat.

Wir gehörten zweifellos zu den ersten Bootsflüchtlingen, aber wir hatten dennoch das Glück, Schiffe zu finden, die uns retten wollten, entweder aus Großzügigkeit oder aus Pflichtgefühl, anderen Menschen in Seenot zu helfen. Andere Schiffe folgten unserem Beispiel, um vor Vietnam und dem damaligen kommunistischen Regime zu fliehen. Diese ganze Bewegung schuf eine Exodusbewegung, die man den "Exodus der Boat-People" im Chinesischen Meer nennt. Die Glücklichen kamen an ihrem Zielort an und werden vom UNHCR betreut und in die Aufnahmeländer evakuiert. Die weniger Glücklichen konnten auf Piraten stoßen, die das wenige, was sie haben, stahlen und manchmal Frauen und Mädchen auf dem Schiff vergewaltigten, von denen einige entführt und in Bordelle in den Herkunftsländern der Piraten verkauft wurden. Wieder andere starben im Chinesischen Meer, weil ihr Boot sank

oder ihnen der Treibstoff ausging, um ihren Weg fortzusetzen. Auf diese Weise flohen Hunderttausende Vietnamesen vor dem kommunistischen Regime, indem sie behelfsmäßige Boote bestiegen. Sie waren Opfer von Schiffbrüchen, Plünderungen und Piraterieakten. Diejenigen, die überlebten, indem sie auf sicherem Boden landeten, wurden von eben diesen Ländern, den Nachbarn Vietnams, oft abgelehnt.

In diesem dramatischen Kontext begannen in verschiedenen Ländern rund um Vietnam Flüchtlingslager für vietnamesische Bootsflüchtlinge zu entstehen: Thailand, Philippinen, Indonesien, Malaysia und später Hongkong.

Und es waren einige Jesuiten, die sich für die Sache dieser vietnamesischen Boat-People einsetzten, die Pater Pedro Arrupe, den damaligen Generalkommissar der Gesellschaft Jesu, auf das Drama aufmerksam machten, dass diese vietnamesischen Flüchtlinge erlebten, die ohne Zukunft in diesen Lagern eingesperrt waren. So führte Pater Arrupe 1980, verfolgt von der tragischen Situation der Flüchtlinge auf der ganzen Welt, die Gesellschaft Jesu zu neuen Verpflichtungen, indem er den Jesuiten Flüchtlingsdienst (Jesuit Refugee Service, JRS) gründete, eine Organisation, die Flüchtlingen und Vertriebenen hilft und heute in mehr als 50 Ländern tätig ist.

Auf der Seite der öffentlichen Behörden in Frankreich bewegte und mobilisierte das Drama der Boat-People die öffentliche Meinung und Intellektuelle aller politischen Strömungen. Mit einer Handvoll Freiwilliger beschloss Dr. Bernard Kouchner, ein Schiff zu chartern, um es in ein Krankenschiff umzuwandeln. Sie wird "Die Insel des Lichts" sein. Das Schiff wird in Noumea in ein Krankenhaus mit 100 Betten umgewandelt. Mit ihren 17 Besatzungsmitgliedern bricht sie zunächst nach Singapur auf, dann zur Insel Poulo Bidong, wo Tausende von Flüchtlingen ohne medizinische Versorgung zusammengepfercht sind.

Auf deutscher Seite beschlossen Christel und Rupert Neudeck zusammen mit einer Gruppe von Freunden, ein Komitee zu bilden, das die Operation "*Ein Schiff für Vietnam*" ins Leben rief, um zu den Flüchtlingen zu gehen. Für die erste Rettungsmission chartert die Gruppe ein Frachtschiff namens *Cap Anamur*. Entgegen den Vorhersagen vieler Experten und sogar entgegen den Erwartungen der Neudecks war es ein großer Erfolg: 10.375 Menschen wurden per Boot auf dem Meer gerettet, und weitere 35.000 wurden medizinisch versorgt.

Auf jesuitischer Seite verdient eine diskrete Gestalt die Erinnerung an einen italienischen Jesuitenpater namens Gildo Dominici. Hier ist, was Pater Gildo über seine Erfahrungen mit den vietnamesischen Flüchtlingen in Galang sagt: "*Die Arbeit in einem Flüchtlingslager ist oft schwierig und körperlich anstrengend .... Aber es ist auch eine wunderbare menschliche und spirituelle Erfahrung. Ich entdecke hier in Galang die Menschlichkeit wieder. Gier und Egoismus existieren, aber die positiven Aspekte der menschlichen Natur sind viel offensichtlicher. Hier ist die menschliche Solidarität eine Realität und nicht nur schöne Worte.*

*Und hier finde ich Gott. Die Flüchtlinge sind meine größten Wohltäter, weil sie Christus offenbaren und ihn mir schenken. Sie helfen mir, das Evangelium zum Fleisch meines Fleisches zu machen. Sie geben mir die Möglichkeit, meine Gesundheit, meine Zeit und all meine Energien Christus in ihnen zu widmen. Ich bin der glücklichste aller Männer, der hier ist".*

Lassen Sie uns auch das Zeugnis von Anh Q sammeln. Tran, damals selbst ein Flüchtling auf den Inseln Araya und Kuku. Anh Q. Tran wurde später Jesuit und lehrt heute systematische Theologie an der Universität Santa Clara. Das ist es, was er über Pater Gildo Dominici sagt: *“Das erste Mal traf ich Pater Dominici im Oktober 1979, als er aus Tanjung Pinang, Indonesien, in mein Flüchtlingslager auf den Inseln Araya und Kuku im Anambas-Archipel kam. Er kam alle 2-3 Wochen, um Post zu bringen und uns eine Messe und Beratung anzubieten. Zu Ostern 1980 wurde das Lager Kuku als ständiges Flüchtlingslager geschlossen, und alle vietnamesischen Flüchtlinge wurden in das Lager Galang verlegt. An diesem Morgen feierten wir in Kuku zum letzten Mal gemeinsam die Eucharistie. Pater Dominici begleitete uns auf dem Schiff nach Pulau Galang, unserer neuen Heimat. Drei Monate lang lernte ich in Galang von ihm die Lebensweise der Fokolar-Bewegung kennen, und seitdem ist mein Leben nicht mehr dasselbe. Ich kam im Juli 1980 in die Vereinigten Staaten, ohne zu erwarten, ihn wieder zu treffen... Alles, was ich über Pater Dominici sagen kann, ist, dass ich einen Heiligen kannte.”*

Wie sieht es heute mit der JRS aus? Zugegeben, die Asylsuchenden sind nicht mehr dieselben. Vor der Geburt der JRS im Jahr 1980 war es die Tragödie der vietnamesischen und kambodschanischen Flüchtlinge. Mit der Existenz der JRS in den letzten 40 Jahren haben menschliche Dramen Länder und Gesichter verändert, aber es sind immer noch Dramen, die wir nicht so tun können, als ob wir sie ignorieren würden. Und was Pater Gildo Dominici vor seinem Tod sagte, verliert sein Gewicht an Wahrheit nicht. Ja, sich um Flüchtlinge zu kümmern ist oft schwierig und körperlich anstrengend... aber sie sind zweifellos diejenigen, die uns geben und uns Christus offenbaren. Mit ihnen werden wir lernen, Nächstenliebe in Taten und nicht nur in Worten zu praktizieren.

P. Tuan Nguyen s.j.

P. Gildo Dominici s.j. (geboren am 5. März 1935 in Assisi, gestorben am 3. März 2003 in Italien).

